

LA NOUVELLE TRADUCTION FRANÇAISE DE LA PRIÈRE DU SEIGNEUR

Signification pastorale et œcuménique

L'ENSEMBLE des chrétiens de langue française, quelle que soit leur confession, se trouve, en 1966, engagé dans un événement peu banal de sa vie religieuse : il s'agit pour tous de réapprendre le « Notre Père », puisque les autorités des diverses Eglises se sont entendues sur un texte commun et distinct de ceux qui étaient jusqu'ici en vigueur.

Que signifie ce fait qui concerne plusieurs dizaines de millions de chrétiens¹? On peut prévoir un réel désarroi chez certains, surtout ceux qui sont particulièrement attachés aux formules traditionnelles : héritées des ancêtres, celles-ci sont pour eux riches de toute la vie spirituelle portée depuis des siècles par une tradition chrétienne donnée. On peut supposer que d'autres — surtout chez les catholiques romains, désormais habitués à la succession rapide des réformes liturgiques, petites ou grandes — verront arriver ce changement sans y attacher une importance particulière. Il nous semble que l'événement mérite pourtant d'être ressenti par tous avec un grand sérieux et vécu en pleine lucidité. C'est à cette prise de conscience que voudraient aider ces quelques pages².

Nous chercherons d'abord ce qu'est au juste cette « nouvelle » traduction, pour voir ensuite en quoi elle peut aider les chrétiens à approfondir leur foi et leur permettre une attitude œcuménique plus vraie.

1. Il serait évidemment souhaitable qu'un signe analogue soit donné en d'autres régions linguistiques. Nous ne savons ni si la question se pose (les textes catholiques et non catholiques du *Pater* y sont-ils différents?) ni si des efforts sont tentés pour la résoudre.

2. Nous avons pu prendre connaissance de la plupart des autres articles de ce numéro avant de mettre le nôtre au point. Aussi sommes-nous largement redevable aux autres auteurs, bien au-delà des allusions explicites que nous ferons à leurs contributions.

I

UN NOUVEAU « NOTRE PÈRE » ?

Le Notre Père n'est pas une prière comme les autres : c'est la prière que l'Évangile nous transmet comme venant de Jésus lui-même. Pour le chrétien, ce n'est donc pas seulement une prière d'Église, c'est une parole de Dieu. Et de ce fait, la nouvelle traduction qui est mise aujourd'hui entre nos mains et sur nos lèvres participe au statut d'ensemble de la parole de Dieu et de sa traduction. Dieu parle aujourd'hui aux hommes par la Bible; traduire (ou modifier une traduction), c'est ainsi prendre place dans le processus de transmission aux hommes d'aujourd'hui de cette parole à la fois passée et actuelle. Et pour bien comprendre, c'est tout ce processus qu'il faut évoquer. Nous le ferons pour le cas particulier du Notre Père, mais, à peu de chose près, ce que nous dirons pourrait s'appliquer à n'importe quel autre passage de la Bible.

Le texte biblique.

La première donnée est ici paradoxale : le point de référence le plus solide dans le dialogue du Dieu vivant avec les hommes d'aujourd'hui, c'est un livre que seuls des spécialistes peuvent lire directement : il est écrit dans une langue morte; qui plus est, cette langue n'est même pas celle que parlait le Seigneur.

En effet, on ne peut parler sérieusement de la Bible sans partir du texte original; pour le Notre Père comme pour le reste du Nouveau Testament, il s'agit du grec, lui-même établi patiemment, à partir de la masse des manuscrits anciens, grâce au travail de fourmi des techniciens de la *critique textuelle*. Le Notre Père, c'est d'abord quelques lignes de grec, avec quelques dizaines de variantes relevées, classées, triées, pour aboutir à un texte-type sur lequel les spécialistes sont arrivés dans l'ensemble à se mettre d'accord.

Il n'est pourtant pas question d'« hypostasier » ces mots grecs, de leur donner, dans leur matérialité même, une va-

leur divine³, pour se les attacher au poignet⁴ ou pour les réciter mécaniquement sans comprendre. Dieu ne me parle (et ne me dicte ma prière) par ces mots que si je les accueille dans une histoire de la Parole qui comporte un « avant » et un « après ».

Les paroles de Jésus.

Jésus a enseigné sa prière aux apôtres; les mots sortis de sa bouche sont cet « avant », sans lequel ma page d'évangile grec n'est que lettre morte. Ces mots, les mots mêmes du Seigneur, puis-je les connaître ? puis-je en saisir le vrai sens ?

Ici commence le travail de l'*exégète*. Sans vouloir suivre pas à pas sa recherche sur le Notre Père, notons quelques éléments de ses exigences et de ses difficultés. Il n'y a pas dans l'évangile un texte unique de la prière du Seigneur; il y en a deux, l'un chez Matthieu (6, 9-15), l'autre chez Luc (11, 2-4); l'un et l'autre étant établis critiquement (avec un peu plus de difficultés pour Lc que pour Mt), on constate des différences sensibles : le cadre de présentation n'est pas le même, le texte de Lc est plus court, les demandes communes ne sont pas formulées exactement de la même manière. Il faudrait remonter à une source commune, il faudrait rejoindre (à travers un texte hébreu, pensent certains) les paroles araméennes que Jésus a enseignées aux siens. Peut-être peut-on le faire, mais non sans conjectures et discussions.

Et si on réussit à remonter ainsi à la source, il faut encore savoir quel sens Jésus donnait à ces mots, quel son ils rendaient dans l'ambiance juive du temps, en liaison avec le climat biblique où étaient plongés Jésus et les siens. Et puisque les deux évangélistes en donnent deux présentations différentes, il faudra éclairer ces deux recensions : c'est sans doute dans des situations différentes de l'Eglise primitive qu'elles sont nées. Vivant dans des communautés concrètes, deux hommes qui avaient chacun son dessein catéchétique, chacun son expérience religieuse personnelle

3. Une pareille conception serait voisine de celle qu'ont les musulmans du texte du Coran dont l'original, disent-ils, est auprès de Dieu. L'Islam est, bien plus strictement que le christianisme, une « religion du Livre ». Que les spécialistes d'islamologie nous pardonnent cette présentation qui leur semblera sans doute bien hâtive.

4. Cf. Dt 6, 8 et la note de la Bible de Jérusalem sur Mt 23, 5.

et son message à transmettre sur Jésus, ont rédigé leur texte. Est-ce une dégradation de la parole du Christ ? Pour le chrétien, c'est au contraire une lecture autorisée, qui guide et éclaire notre propre marche vers ce Seigneur que nous voulons connaître et suivre⁵.

Longue et patiente, parfois conjecturale, une démarche s'instaure ainsi, qui permet de commenter en profondeur le texte grec inspiré, et en quelque sorte de lui donner vie.

Traduction et catéchèse.

Reste à établir le contact de l'homme de Dieu avec la parole de Dieu. Il faut *traduire* le texte pour le chrétien de 1966; mais qu'est-ce à dire ?

Ce serait une illusion de croire qu'il suffit ici de savoir le grec : illusion du jeune bachelier, fier de son prix de version grecque, qui se réjouit de découvrir l'évangile « dans le texte », s'éblouit de comprendre, de pouvoir traduire, et se vante bientôt de rectifier les « contresens » de sa bible française. Il lui manque en fait une clé pour vraiment traduire, celle du cheminement exégétique que nous évoquions à l'instant. Seul celui-ci permettra d'opter raisonnablement devant les difficultés, face par exemple à une formule pour laquelle deux sens sont possibles; seul aussi, il donnera accès au sens biblique de certains mots ou formules, qui ne sont pas ceux du grec « profane ».

Bien plus, le traducteur doit être *théologien*. Ce texte, comme tout texte biblique, il faut le lire en liaison avec d'autres textes bibliques, le replacer dans une vision d'ensemble de la foi et du message chrétiens. Il ne s'agit pas de renoncer à l'honnêteté et à l'objectivité scientifiques, de « faire dire » au texte « ce qu'il ne dit pas ». Mais s'il *peut* signifier ceci *ou* cela, n'est-ce pas au nom d'une vue d'ensemble qu'on doit choisir ? C'est ainsi qu'a travaillé la commission œcuménique de traduction, comme nous l'a dit plus haut Dom J. Dupont.

Et une fois la traduction faite, il reste à *prier* le Notre Père. C'est la dernière étape de la démarche, celle qui donne leur sens à toutes les précédentes. Savoir quelle prière Jésus a dictée aux siens, traduire clairement cette

5. En écrivant ce paragraphe, nous avons présente à l'esprit la constitution conciliaire sur la révélation, spécialement le § 19. Plus largement, ce que nous disons de la Bible et de sa signification dans la vie du chrétien et de l'Eglise se réfère à cette source désormais fondamentale.

prière en mots d'aujourd'hui, cela doit aboutir à trouver comment prier aujourd'hui, comment donner à ces mots un sens qui assume notre vie actuelle dans sa réalité, la convertisse à Jésus-Christ, y reconnaisse et y appelle sa présence. C'est la tâche de chacun, et aussi de chaque communauté suivant sa situation et son esprit propre. Le catholique, le protestant, l'orthodoxe vont-ils prier « de la même manière » ces mots qui leur sont maintenant communs ? Ce n'est évidemment pas sûr.

Il n'y a donc pas de « nouveau Notre Père ». Le texte inspiré reste le même; ces antécédents s'éclairent peu à peu au long des recherches; une traduction élaborée aujourd'hui en bénéficie; des chrétiens s'efforcent d'en vivre. Le fait qu'ils aient pu se mettre d'accord sur les mots est un gage de leur marche vers l'unité.

II

MIEUX VIVRE DE LA PAROLE

Tout ce que nous venons de dire n'est-il pas hors de notre sujet ? Il nous semble au contraire que c'est à partir de là qu'on peut le mieux saisir dans son ampleur la portée pastorale de la nouvelle traduction, avec les deux aspects qui nous en apparaissent : celui d'une meilleure approche du mystère de la Parole de Dieu, et celui d'une possibilité de mieux prier « en esprit et en vérité ».

Une approche du mystère de la Parole.

Prier toujours avec les mêmes mots, qu'on sait tirés de la Bible, cela comporte pour le chrétien le risque de croire prématurément qu'il « possède » la Parole de Dieu et que la seule exigence, la seule difficulté, c'est de s'y conformer.

Or il nous semble qu'il y a deux exigences qui vont de pair. Il s'agit certes de vivre chaque jour selon la lumière reçue, et cette nécessité de conversion est fondamentale, elle mobilise toutes les énergies du croyant. Mais il n'est pas moins nécessaire de scruter la Parole de Dieu pour y trouver sans cesse une lumière nouvelle. La démarche évoquée plus haut à propos du Notre Père, avec ses diverses étapes, s'étend à toute notre connaissance de la Bible. Il

est bon que les chrétiens d'aujourd'hui sachent l'Eglise engagée depuis toujours (malgré peut-être des périodes de somnolence apparente) dans une découverte jamais achevée de la Parole de Dieu. Certes, dans ce monde où tout semble sans cesse remis en question, certains peuvent chercher dans la foi le refuge de la Vérité stable au milieu des « variations du monde » ; et ils n'ont pas entièrement tort. Mais n'est-il pas vrai aussi que, dans un monde qui met son honneur à toujours découvrir, avancer, élargir ses horizons, l'Eglise n'a pas à refuser un effort permanent d'investigation du trésor sans limites que le Seigneur lui a confié ? Non certes que des vérités essentielles puissent se découvrir un beau jour après des siècles d'ignorance, ou que l'on soit réduit à l'incertitude en attendant le résultat de quelques savants travaux. Mais l'Eglise avance, nous semble-t-il, à un double plan.

L'exégèse, d'une part, avec toutes les disciplines qui s'y rattachent, progresse dans la *connaissance du monde biblique*, de son insertion dans les courants de la civilisation antique, de sa mentalité, de ses conceptions, de son vocabulaire. Elle met en relief des enchaînements, des évolutions au long du temps. Elle situe l'événement décisif de l'Incarnation comme l'entrée de Dieu dans un univers donné qu'il faut apprendre à connaître. Elle découvre comment des communautés vivantes (et menées par l'Esprit) ont assimilé les paroles entendues, les événements vécus, les épreuves traversées. L'Ecriture est le résultat voulu par Dieu de tous ces cheminements. Cette avancée de l'exégèse n'est pas régulière, ni sans erreurs ou piétinements ; mais le résultat d'ensemble est bel et bien une connaissance plus profonde de la Parole de Dieu.

Et d'autre part, la théologie et l'expérience de la vie chrétienne mettent cette parole en contact avec les *situations nouvelles* d'un monde en évolution. La parole de jadis retentit dans l'univers actuel, et l'écho qu'elle y trouve lui donne une signification nouvelle, justement parce que cette parole est celle du Dieu vivant. Il est significatif que Vatican II, concile de l'« aggiornamento », soit animé dans tous ses textes par un puissant souffle biblique, qui est tout autre chose qu'un revêtement ajouté après coup pour « orner » des idées échafaudées hors du climat biblique.

A ce titre, le « changement » du Notre Père n'est qu'un signe, limité en lui-même, mais privilégié, qui peut permettre aux chrétiens de comprendre que la Parole de Dieu n'est pas inerte et figée, mais vivante, toujours à découvrir

et à confronter avec la vie. Le « mouvement biblique » est une des richesses de l'Eglise d'aujourd'hui; puisse-t-il, à cette occasion, s'amplifier et trouver sa juste place dans l'ensemble de la vie de l'Eglise.

Une prière « en esprit et en vérité ».

Disposer d'un texte nouveau, c'est (au moins pour un temps) briser les routines et se trouver contraint à l'attention.

Or il est évident que l'*attention* s'impose ici plus que jamais. C'est en introduisant cette prière que l'Evangile dit : « Ne rabâchez pas comme les païens » (Mt 6, 7). Et pourtant les risques de « rabâcher » sont grands, nous le savons tous. La pratique de l'Eglise y a parfois contribué, multipliant naguère les *Pater* silencieux à l'office ou dans le rituel (il en reste trois aux funérailles avec messe; n'est-ce pas trop ?), sans parler des dizaines de *Pater* qui, chez les moines, constituaient l'office des convers. On comprend la réaction des Réformateurs et de leurs disciples⁶, et on se réjouit des simplifications qu'apporte la réforme liturgique en cours. Il importe que notre prière privée en subisse heureusement le contrecoup et se refuse au risque toujours renaissant des mots trop familiers qu'on dit sans s'y engager réellement.

Il s'agit donc de « faire attention à ce qu'on dit ». Mais plus que d'attention, il s'agit peut-être de *découverte*. A propos du nouveau texte, nous serons amenés à étudier la prière du Seigneur; des études déjà parues attireront l'attention d'un plus grand nombre de lecteurs⁷; d'autres seront suscitées par l'événement lui-même. On a lu, dans ce numéro même, les études qui nous appellent à saisir le Notre Père dans son jaillissement primitif, à comprendre comment les Pères et la liturgie nous le présentent au cœur de la vie chrétienne des siècles passés, à découvrir les obstacles que l'homme d'aujourd'hui doit franchir pour le prier en vérité. Nous permettra-t-on de dire que la diversité de ces études nous a frappé, et séduit? Jésus a sans doute enseigné une prière surtout eschatologique : dans la joie de se savoir fils de Dieu, des hommes attendent avec

6. Cette idée a été soulignée dans l'article de J. D. Benoît qu'on a lu plus haut.

7. Signalons la traduction récente des travaux de J. JEREMIAS (*Les Paroles de Jésus*, Ed. du Cerf) et de H. SCHÜRMAN (*La Prière du Seigneur*, Ed. de l'Orante).

ardeur le retour du Seigneur et implorent son secours pour le jour de l'épreuve décisive. Mais l'Eglise découvre que cette foi eschatologique ne peut se réduire à une attente; il s'agit aussi de vivre dans l'attention à une présence déjà actuelle et exigeante pour aujourd'hui. Voir dans le *Pater* une école de toute prière est dans la ligne de cette maturation : voulant intégrer à cet « aujourd'hui » qui se prolonge l'Évangile tout entier, on découvre que prier le Notre Père c'est aussi vivre l'attitude filiale de Jésus lui-même, et relier toutes les demandes à ce qu'il a vécu et dit, tout au long de sa vie. Que, dans l'action liturgique, le Notre Père soit apparu souvent comme le signe privilégié de la réconciliation des frères avant la communion, c'est peut-être une vue partielle, mais c'est aussi un lien établi entre ces réalités chrétiennes fondamentales que sont la prière, la charité et l'Eucharistie. Et face à l'homme de notre monde, il faut vouloir que le Notre Père ait encore un sens pour lui : s'il n'y trouve plus son expression instinctive, il faut le mener à se convertir à la prière du Christ sans pour autant se renier. Les démarches, ainsi, sont diverses, mais elles se rejoignent et s'éclairent mutuellement. Si la dernière est plus actuelle, seules les précédentes lui permettent d'être authentique.

III

A LA RENCONTRE DES FRÈRES CHRÉTIENS

Si on a modifié le texte du Notre Père, c'est avant tout le fait d'une initiative œcuménique⁸. C'est donc sans doute sous cet angle surtout qu'il faut évaluer la portée du geste accompli. Certes, toute prise de conscience chrétienne, tout approfondissement de la foi, toute meilleure connaissance de la Bible ont une portée œcuménique : en découvrant mieux le Christ, leur Seigneur, les croyants se rapprochent. Ainsi, tout ce que nous avons déjà dit a un sens par rapport à l'unité des chrétiens. Mais il faut souligner encore ce qui est ici gage et signe de rapprochement.

8. Comme on le sait, c'est dans l'attente de cette décision que la réforme liturgique française de 1964 avait maintenu à la messe l'ancien texte du Notre Père avec le « vous ». Sans les perspectives œcuméniques, peut-être aurait-on transposé en « tu » le texte catholique traditionnel sans autre changement.

Une approche commune de la Parole.

Il est significatif que l'accord se soit fait pour la première fois entre confessions diverses non sur une prière quelconque, mais sur le texte biblique qu'est le Notre Père. La Bible est en effet à la fois ce qui rapproche le plus les chrétiens et ce qui les sépare le plus. Attentifs depuis toujours à la même Parole, ils se sont séparés (au moins en ce qui concerne la Réforme) parce qu'ils ne l'interprétaient pas de la même manière. Et si le problème herméneutique garde aujourd'hui encore une grande acuité⁹, c'est en partie au moins en rapport avec les problèmes œcuméniques. On sait aussi que dans le décret conciliaire sur l'Œcuménisme, le passage concernant la Bible dans les Eglises de la Réforme a été un des plus difficiles à rédiger, et un de ceux qui ont provoqué de sérieuses réticences de la part des observateurs et de leurs Eglises¹⁰. C'est donc un événement notable que l'accord ait pu s'établir sur cette question biblique qu'est la traduction du Notre Père. Bien plus, il s'agit de l'usage liturgique de ce texte biblique, c'est-à-dire d'un domaine où chacun tient — et à juste titre — à sauvegarder l'authenticité absolue de l'expression de la foi.

Si cela a été possible, c'est sans doute d'abord parce qu'un accord s'établit de plus en plus sur un certain nombre d'aspects objectifs de l'exégèse. Les travaux de ces dernières décennies ont abouti, après bien des contestations, à un accord très général des spécialistes et des croyants sur la formation de la Bible, son langage et ses modes d'expression, ses relations avec le milieu ambiant. Une série d'affirmations dans ces domaines peuvent être dites scientifiquement certaines, et on a opéré les distinctions qui permettent de dire que ces vues ne sont nullement incompatibles avec la foi. Sur ce terrain on voit désormais cheminer ensemble non seulement les croyants de confession différente, mais encore croyants et incroyants.

Il est pourtant certain que le travail biblique aborde très vite un terrain proprement théologique, comme nous l'avons noté plus haut. On constate avec joie qu'à ce plan

9. Parmi les nombreux travaux récents sur la question, citons le livre de R. MARLÉ, *Le Problème théologique de l'herméneutique*, Ed. de l'Orante.

10. Voir par exemple les commentaires sur le Décret publiés par *Ecumenical Review*, 1965, pp. 93-112 (O. Cullmann, p. 94; O. Bristol, p. 109).

encore, les contestations, s'il y en a eu, n'ont pas abouti à un désaccord, soit qu'on ait pu résoudre dans le même sens les problèmes posés, soit qu'on ait pu trouver une traduction suffisamment « ouverte » pour se concilier avec les différentes interprétations.

Il n'y a là, certes, qu'un effort limité; on pourra dire qu'après tout le Notre Père n'offrait pas d'obstacles insurmontables à un effort de traduction œcuménique. Heureusement, on peut maintenant être sûr qu'on n'en restera pas là. Une entreprise plus ambitieuse est déjà en cours, celle de la Bible œcuménique, mise en chantier par des exégètes catholiques et protestants travaillant ensemble, à égalité, avec l'accord des autorités responsables de leurs Eglises. Le Notre Père apparaît alors comme les prémices d'une œuvre commune plus vaste : un jour viendra sans doute où catholiques et protestants de langue française disposeront d'un même texte qu'ils pourront utiliser les uns et les autres, sans être dépaysés, comme base de leur travail biblique, de leur méditation personnelle, peut-être de leur lecture liturgique¹¹.

Un effort consenti par tous.

Il est important que le Notre Père que nous prions désormais ne soit pas le précédent texte des protestants ni celui des catholiques, ni celui des orthodoxes. Chaque groupe a dû s'engager dans une recherche, chacun a dû chercher l'entente avec les autres, chacun devra renoncer à des formules qui lui étaient chères, qui peut-être même lui semblaient meilleures. Il n'y a ni vainqueur ni vaincu, mais seulement des hommes qui ont accepté tous une recherche de la vérité pour s'approcher de l'unité.

Et c'est pour nous une joie que les catholiques aient accepté ici des modifications. N'est-ce pas un signe qui montre que, tout en croyant être la véritable Eglise du Christ, nous savons que nous n'arriverons pas à l'unité sans consentir des sacrifices, sans accepter des transformations, sans rompre avec des routines, sans nous convertir ?

11. En référence avec ce que nous avons dit plus haut, signalons cependant un aspect négatif d'une Bible française unique; n'y perdrait-on pas un peu le sens de la Parole difficile à atteindre, impossible à identifier avec une de ses traductions, objet de recherches continuelles ? Mais il y aurait sûrement moyen de cultiver autrement le sens de cette relativité (sans doute déjà par les notes de la Bible elle-même...).

Ici encore, le signe peut paraître bien restreint; lié à l'effort du Concile et au mouvement œcuménique dans son ensemble, il peut cependant prendre un sens.

Un signe œcuménique « à la base ».

Chez les catholiques au moins, l'œcuménisme a été longtemps l'affaire de quelques précurseurs ou spécialistes, isolés souvent, contestés parfois, progressant difficilement sur un chemin qui semblait peu sûr à plusieurs. L'intervention du Concile, le climat général de celui-ci, l'institution de structures permanentes de dialogue et de travail œcuménique nous ont fait entrer dans une période nouvelle. Restait à faire prendre conscience du problème au niveau de la masse des chrétiens; certains pouvaient être hostiles (surtout sans doute dans des régions où le climat, depuis des siècles, est celui d'une coexistence difficile des confessions); la plupart des catholiques étaient indifférents, étrangers au problème posé. L'octave de prière pour l'Unité a été en bien des lieux une occasion d'éveil; on serait sûrement trop optimiste si l'on croyait que tous les chrétiens de toutes nos paroisses s'y sont trouvés réellement engagés, ou même en connaissent l'existence. Plus restreint encore doit être le domaine atteint par la collecte interconfessionnelle lancée à l'initiative du professeur Cullmann. Des modifications au texte de la prière universelle du vendredi saint ont été introduites pour des motifs œcuméniques; mais ont-elles vraiment été remarquées et commentées¹² ?

Avec le Notre Père nous est donnée une possibilité de faire gagner du terrain aux préoccupations œcuméniques; il faudrait que les pasteurs et les chrétiens les plus conscients sachent ne pas laisser passer cette occasion. Un changement va être introduit à un moment important de la messe; à dire vrai, ce n'est là qu'un changement parmi beaucoup d'autres déjà accomplis ou à venir. Mais il ne s'agit pas seulement de la messe; c'est la prière la plus courante des chrétiens — et aussi celle qu'ils reconnaissent tous comme la plus importante — qu'il faut apprendre à dire autrement. L'option pour le tutoiement de Dieu dans la liturgie aurait bien amené de toute façon un changement;

12. Le nouveau texte, paru en 1965, arrivait en même temps que la première célébration en langue populaire de toute cette liturgie. Le phénomène d'ensemble a dû largement éclipser les corrections de détail, pourtant fort intéressantes.

mais si l'on est allé plus loin dans les modifications, c'est pour un motif œcuménique. Il serait capital que chaque chrétien, chaque chrétienne de nos paroisses soit rendu attentif à ce motif. La réforme atteindra sa portée réelle si tous, même ceux qui n'ont jamais eu contact avec des membres d'autres confessions, peuvent se dire : « Je change ma manière de prier tous les jours parce que j'ai des frères qui attendent de moi cet effort; eux-mêmes aujourd'hui changent aussi pour moi, pour nous catholiques; ce geste a un sens pour que se réalise un jour l'unité de tous ceux qui croient au Christ, l'unité que le Seigneur lui-même a voulue comme un des signes fondamentaux de notre fidélité, comme une des formes essentielles du témoignage que nous voulons lui rendre. »

Une prière vraiment œcuménique.

« Justifiés par la foi reçue au baptême, incorporés au Christ, ... frères dans le Seigneur¹³ », les chrétiens séparés en diverses Eglises ne peuvent manquer de souhaiter manifester visiblement ce qui les unit. L'action commune et le dialogue fraternel n'y suffisent pas, car, en elles-mêmes, de telles réalités ne sont pas des signes spécifiques de la fraternité en Jésus-Christ. La rencontre au niveau sacramentel n'étant présentement pas possible (en tout cas avec les membres des Eglises de la Réforme), l'Eucharistie devient, paradoxalement, le signe même de la division. Reste la prière. Et l'on a noté le progrès que représente « le passage de la prière les uns *pour* les autres à la prière les uns *avec* les autres¹⁴ » : « De telles supplications communes sont assurément un moyen efficace de demander la grâce de l'unité, et elles constituent une expression authentique des liens par lesquels les catholiques sont encore unis aux frères séparés : *Là en effet où deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis au milieu d'eux* (Mt 18, 20)¹⁵. » Au point de vue psychologique comme au plan mystique, l'acte de prier ensemble a une portée considérable.

Mais comment prier ensemble? Certes, à des occasions exceptionnelles, il est toujours possible de préparer des

13. Décret sur l'Œcuménisme, § 3.

14. Cf. dans les commentaires déjà cités plus haut (note 10) celui du Rev. Mc Afee Brown, p. 97.

15. Décret sur l'Œcuménisme, § 8.

célébrations et de fournir à tous des textes de prière commune. Mais il est bien souhaitable aussi que des chrétiens séparés se rencontrant pour une raison quelconque aient la possibilité de prier ensemble de manière simple. Quelle meilleure prière utiliser dans ce cas que celle que le Christ lui-même nous a enseignée ? N'est-il pas bon de pouvoir obéir ensemble à son commandement : « Vous donc, priez ainsi... » (Mt 6, 9) ? C'est d'ailleurs cette même prière qui est l'achèvement le plus naturel d'une prière plus solennelle ou plus élaborée.

Or, jusqu'ici, le Notre Père était justement un obstacle. Tout chrétien qui a eu un jour occasion de prier avec des frères séparés a découvert, avec étonnement la première fois, que les mots n'étaient pas les mêmes, qu'on ne pouvait spontanément les dire ensemble, qu'il fallait adopter la formule des uns ou celle des autres. C'est une grande joie que cet obstacle soit aujourd'hui levé. Les mêmes mots viendront désormais spontanément sur les lèvres. La réforme nous donne une formule de prière œcuménique, ou plutôt elle nous donne *la* formule de la prière œcuménique.



Voici donc un pas fait dans le sens d'une plus grande prise de conscience de la foi comme dans le sens de l'unité chrétienne. Il ne faudrait pas que les chrétiens s'endorment dans cette joie. S'unir dans la prière, retrouver ensemble plus lucidement les mots du Seigneur pour parler au Père, ce n'est qu'un signe et une étape vers l'unité qui est encore loin de se réaliser en plénitude. Et surtout cette prière qui unit un peu plus les chrétiens ne peut que leur faire découvrir les limites de ce qu'ils représentent, même réunis. D'autres hommes sont autour d'eux à qui manque non pas l'accord sur les mots du Notre Père mais le sens de leur filiation par rapport au Père du ciel. Dire la prière de Jésus, c'est la dire pour le monde entier : c'est dans l'humanité tout entière que doit être sanctifié le Nom du Père, que doit venir son Règne, que doit se faire sa Volonté; ce sont tous les hommes qui doivent accueillir de lui le pain et le pardon, être préservés de la tentation et délivrés du Mal. Mission et unité sont liées. Puisse ce pas vers l'unité faire grandir en tous les chrétiens un esprit missionnaire toujours plus authentique.

CLAUDE WIÉNER.